



**HAL**  
open science

## Fille d'Octobre

Malika Rahal

► **To cite this version:**

Malika Rahal. Fille d'Octobre: Générations, engagement et histoire. L'Année du Maghreb, 2014, Besoins d'histoire, 10, pp.183-187. hal-01316102

**HAL Id: hal-01316102**

**<https://hal.science/hal-01316102>**

Submitted on 14 May 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Fille d'Octobre

### Génération, engagement et histoire<sup>1</sup>

Malika Rahal

Institut d'histoire du temps présent - CNRS

*Fichier auteur.*

Une version de ce texte a d'abord été mise en ligne sur le carnet de recherche *Textures du Temps* :

Rahal, Malika. « Fille d'Octobre ». *Textures du temps*, 6 juillet 2013.

<http://texturesdutemps.hypotheses.org/826>.

Une version de ce texte a ensuite été publiée par *L'Année du Maghreb* :

Rahal, Malika. « Fille d'Octobre. Génération, engagement et histoire », *L'Année du Maghreb*, 10 | 2014, 183-187, <https://anneemaghreb.revues.org/2069>.

L'absence longue du président Bouteflika, et la fin anticipée de son mandat – évoquée un temps – symbolise le passage de la génération dite *tab jnanou*, celle dont le jardin a déjà donné ses fruits.<sup>2</sup> Passage âpre qui nécessite la disparition biologique de ses acteurs, faute de leur retrait volontaire qui aurait permis l'arrivée aux responsabilités d'hommes et de femmes plus jeunes. *Tab jnanou* a été rendue indéboulonnable jusqu'à la mort par la légitimité herculéenne de la lutte pour l'indépendance. Ceux qui étaient trop jeunes pour avoir combattu se sont confrontés à une génération du feu capable d'instrumentaliser la sacralité révolutionnaire jusqu'au dégoût.

Bien entendu, ces générations ne sont pas indifférenciées, et entre elles non plus le passage n'est pas toujours fluide. Il faudrait les distinguer, comme le font volontiers les historiens, par leurs expériences et les événements qu'elles ont traversés : ainsi, la génération qui a 20 ou 30 ans à l'indépendance et prend les responsabilités administratives au sortir de la guerre n'est pas celle qui a 15 ou 20 ans en octobre 1988, descend dans la rue pour s'affronter aux chars, et devient adulte dans la tourmente des années 1990. Cette question des générations de l'indépendance, bloquées ou grippées, dépasse le champ politique et se pose évidemment aussi pour les historiens.

Elle s'est posée pour moi d'une façon inattendue, à l'occasion de la rencontre organisée par *El Watan Week-end* et les éditions Barzakh, au mois de mars 2013, autour de la question de la repentance. Intervenait Olivier Lecour-Grandmaison, Ismael-Selim Khazanadar et moi-même. Le débat était modéré par l'historien Madjid Merdaci.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Une première version de ce texte a été publiée en juillet 2013 sur *Textures du temps* : ce carnet de recherche en ligne trilingue suit les travaux en cours de chercheurs qui plongent dans l'histoire de l'Algérie post-indépendance, leur permettant d'en expliciter les enjeux et les difficultés spécifiques. <http://texturesdutemps.hypotheses.org/826>

<sup>2</sup> C'est la traduction littérale de l'expression utilisée par Abdelaziz Bouteflika à Sétif, le 8 mai 2012, à la veille des élections législatives. « Jil-i tab jan-u, tab jnan-u, tab jnan-u » avait alors martelé le président : « ma génération est usée, fatiguée. » « Tab jnanou » est devenu un slogan pour dénoncer des dirigeants vieillissants et accrochés à leurs fonctions.

<sup>3</sup> Olivier Lecour-Grandmaison, universitaire spécialiste des questions de citoyenneté qui a publié notamment un ouvrage devenu célèbre : *Coloniser, Exterminer : Sur La Guerre et l'État Colonial*. Paris: Fayard, 2005. Ismael-Selim Khazanadar est philosophe et mathématicien à l'Université Mentouri de Constantine. Il a dirigé l'ouvrage collectif sur la repentance : *Aspects de La Repentance* (Alger : Barzakh, 2012). Enfin Madjid Merdaci est historien du contemporain : il a travaillé notamment à Constantine et sur la musique. Il est l'auteur notamment de deux ouvrages : *1962, Les Chemins de L'indépendance* (Alger : Éditions ANEP, 2012), et *Dictionnaire Des Musiques Citadines de Constantine* (Constantine : Éditions du champ libre, 2008).

Le public présent à l'hôtel Safir comptait moins de jeunes que ne l'espéraient sans doute les organisateurs (et moins certainement que la conférence autour de Tahar Djaout, écrivain et journaliste assassiné en 1993, organisée par les mêmes, au mois de juin 2013) : il ressemblait au public habituel de nos conférences d'historiens sur la période coloniale, avec des personnes de plus de cinquante ans dans leur majorité, d'anciennes combattantes au premier rang, et quelques plus jeunes parsemés dans la salle. Il ne s'agit pas de sombrer dans un jeunisme vain en notant cela ; plutôt de voir *qui* est intéressé par *quel* discours historique. Alors que la repentance pose la question du présent qui regarde le passé (voire du présent qui répare le passé), notre public était le même que celui qui vient d'habitude entendre parler de la période coloniale et de la guerre d'indépendance, entendre parler du passé.

Par ailleurs, dans notre discussion, je nous ai trouvés enfoncés dans la période coloniale, incapables de manœuvrer le débat vers ce qui compte tout de même le plus : le présent d'une société, et son avenir. Mais un petit incident m'a frappée ce jour-là.

Au cours du débat, mon collègue et ami Madjid Merdaci s'est emporté en évoquant la question de la responsabilité des Algériens eux-mêmes face à leur histoire et leur incapacité à comptabiliser leurs propres victimes. Dans son élan, il affirmé qu'il était comme nous l'étions tous, « un fils du FLN, et un fils de 1962 ». Nous étions ramenés au FLN et à la guerre. Après quelques secondes de ce que je ne sais nommer autrement que *sidération* face à la force de cette revendication, une réponse s'est imposée à moi, qui m'a stupéfaite par sa virulence.

S'il existe une génération historique de « fils de '62 », alors je suis pour ma part, « une fille d'Octobre '88 ». L'affirmation sans ambages, sincère, et chargée d'émotion, de Madjid m'obligeait à formuler en retour une expression également lapidaire. Fille d'Octobre, donc.

Et en fille d'Octobre, je suis fatiguée de cette histoire coloniale à laquelle l'histoire dominante veut invariablement faire porter, seule, tout le poids du présent. En Algérie, les départements d'histoire sont fermés à tout ce qui porte sur la post-indépendance ;<sup>4</sup> en France, les thèses d'histoire débordant 1962 sont rares et récentes. Et dans le même temps, les recherches sur la période coloniale foisonnent,<sup>5</sup> mais ne peuvent avoir aujourd'hui le même caractère subversif qu'elles avaient il y a quinze ans.

En fille d'Octobre, je n'en peux plus de compter les morts (car nous ne cessons malgré tout de compter et de nommer nos morts à l'angle de toutes les rues, de les enterrer, et de les ré-enterrer). Et j'exige qu'on me parle enfin de la suite, de mon histoire, de celle qui concerne mon propre temps car j'étouffe de la fin de l'histoire en 1962, comme ce pays crève d'avoir tant envie de vivre dans le présent et d'être enfoui sous les ossements du passé. Fille d'Octobre, encore. La repentance est l'opium du peuple, agitée comme un chiffon rouge pour nous empêcher de parler du présent. J'ai envie de fracasser les plaques des martyrs comme on détruit les idoles, ne serait-ce que pour faire de la place pour les nouveaux, ceux dont jour après jour pour les années à venir nous célébrerons le vingtième anniversaire de la mort, et dont les visages deviennent, dans le monde informel de l'internet et de la (relative) jeunesse,

---

<sup>4</sup> Malika Rahal, « Comment faire l'histoire de l'Algérie indépendante ? », *La Vie des Idées*, March 13, 2012, <http://www.laviedesidees.fr/Comment-faire-l-histoire-de-l.html>.

<sup>5</sup> Pour l'Algérie, il suffit de regarder un ouvrage collectif publié en 2012, pour prendre la mesure de la recherche accumulée dans les dernières années : Abderrahmane Bouchène et al., *Histoire de l'Algérie à la période coloniale 1830-1962*.

le monde infra-*tab jnanou*, des icônes, Tahar Djaout en tête, Nabila Djahnine, Aziz Belgacem et d'autres, et d'autres.

J'ai hurlé tout cela ce jour-là.

Dans ma tête.

Et je ne l'ai pas dit. Oh bien sûr j'ai essayé d'analyser le rapport des générations aux événements. J'ai dit deux-trois choses savantes qui n'étaient en rien à la hauteur de mon émotion et de ma frustration.

Cette colère et cette frustration se situent-elles du côté de l'histoire ? Faute de mieux, disons qu'elles sont du côté de la vie, de l'action : c'est comme actrice de mon temps que j'exige le droit de ma génération à sortir de l'étouffement et à s'ouvrir à sa propre histoire pour exister. Ces deux positionnements, historien et acteur, ou historien et générationnel sont évidemment liés. À l'hôtel Safir, en mars, il ne me paraissait pas utile de prendre position dans une « guerre des générations », j'ai préféré privilégier le débat d'historiens, fût-il un peu ronronnant. C'était à ce titre que j'avais été invitée, pensais-je, quelle était ma légitimité pour parler autrement ? Je ne suis pas sûre d'avoir eu raison.

La seconde raison de cette réserve est d'un autre ordre.

Elle aurait été paradoxale, cette identification à un événement algérien revendiquée, à Alger, par une enfant de l'émigration. Comment peut-on se définir comme appartenant à la génération du pays de (l'un de) ses parents quand on a grandi dans un autre ? Quelle connexion a-t-on avec la rue d'Alger, de Constantine ou d'Oran où les jeunes font face à l'Armée nationale populaire quand on a quatorze ans à Toulouse ? Et pourtant.

Pourtant Octobre 1988 est pour moi un événement fondateur, comme l'est la guerre civile des années 1990. L'onde de choc de la violence démonstratrice – destinée à terroriser – nous a atteint finalement dans l'émigration par le biais des rumeurs, des images, des récits, des voyages. L'expérience est évidemment sans commune mesure avec celle de nos contemporains qui l'ont vécue en Algérie même, sous-entendre le contraire serait indécent. Mais force est de constater qu'elle pèse lourd dans les souvenirs, l'imaginaire, les rêves et les cauchemars, les terreurs et les colères. En regard de cela, d'autres événements sont également – pour ce qui me concerne – des références. La marche des Beurs de 1983, la montée du Front National, les manifestations de lycéens des années 1980 et 1990, la mort de Malik Oussebine, la guerre d'Irak, font génération en France, et pas seulement pour les enfants de l'immigration, loin s'en faut.

Peut-on alors appartenir à une génération définie par des événements différents, de part et d'autre de la Méditerranée ?

La question me rappelle un autre événement. J'avais écrit il y a presque trois ans, au sujet du film de Rachid Bouchareb *Hors-La-Loi*, un texte agacé<sup>6</sup> devant les réactions des historiens, qui tous exigeaient de lui davantage d'exactitude historique et le considéraient comme une « occasion manquée ». Suite au texte, j'ai eu avec l'une des historiennes critiques une

---

<sup>6</sup> Rahal, Malika, *Hors-la-loi*, un film dans l'histoire, *Médiapart*, 13 octobre 2010.

<http://blogs.mediapart.fr/edition/les-invites-de-mediapart/article/131010/hors-la-loi-un-film-dans-lhistoire>

discussion très intéressante : au fond, m'avait-elle confié, elle avait trouvé ce film un peu injuste, et trop dur à l'égard du FLN de la guerre. J'étais estomaquée. À mes yeux de fille d'Octobre, la dureté vis-à-vis du FLN était la moindre des choses, fût-elle injuste historiquement. Bien sûr que Bouchareb est dur avec le FLN, comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement ? Si l'on admet que (ce serait à lui de le dire) Bouchareb appartient à une génération française mais aussi à une génération algérienne, comment un artiste né en 1953 et produisant un film en 2010 pourrait-il ne pas être critique vis-à-vis du FLN ?

Bien sûr, en France, les débats sont différents : sans doute la défense du FLN de la guerre se confond parfois avec la défense de l'indépendance de l'Algérie contre ceux qui, aujourd'hui encore, la contestent ou mettent en avant ce qu'ils affirment être les aspects positifs de la colonisation. C'est sans doute ce qui explique que mon amie historienne s'inquiétait ainsi du sort fait au FLN dans le film.

Ce qui manquait donc curieusement dans les critiques des historiens, c'était à mon sens le b-a-ba de l'analyse d'un document : étudier son contexte de production afin de comprendre la vision qu'il donne à voir de l'histoire. Contexte français ET contexte algérien (puisque Bouchareb peut revendiquer les deux), contexte migratoire, peut-être aussi, contexte international, pourquoi pas ? Quelle drôle d'idée que de sommer un artiste de produire une vérité historique ! Bouchareb nous dit naturellement moins de choses sur le FLN de France que sur sa façon à lui de voir le FLN d'hier et d'aujourd'hui. Et de la même façon, les historiens auraient aussi à réfléchir sur le contexte de production de leurs propres analyses, contexte français, et/ou contexte algérien, ou tout autre contexte dans lequel ils sont pris.

J'assistai justement il y a en juin 2013 à la soutenance de la très importante thèse de Linda Amiri sur la Fédération de France du FLN.<sup>7</sup> L'un des membres du jury, Yvan Gastaut, spécialiste de l'histoire des migrations, remarquait dans son intervention à quel point cette thèse était fondamentale pour l'histoire de la France (par le biais de l'histoire de l'immigration et de la guerre d'Algérie en France), et pour l'histoire de l'Algérie (par le biais de l'histoire du nationalisme, du parti unique et de la violence). Une histoire politique qui – dans le cas de la thèse de Linda, tous les membres du jury l'ont remarqué – dépasse le politique pour devenir évidemment sociale, culturelle et tenter une histoire totale. Yvan Gastaut a posé aussi la question d'une nouvelle génération d'historiens. Et en l'écoutant, je me suis demandé s'il n'existait pas en effet une génération de chercheurs qui revendiquent l'inscription non seulement double, mais multiple de leur travail portant sur l'Algérie dans son rapport à la France (et inversement) : parmi eux, les historiens anglo-saxons contribuent à faire éclater les cadres nationaux et l'étouffant face-à-face franco-algérien où beaucoup d'entre nous ne peuvent ni ne veulent se reconnaître.

Et comment alors décliner, collectivement ou individuellement, dans le contexte migratoire qui est le nôtre, le rapport entre histoire(s), génération(s) et engagement(s) ? Car je me rends compte à mesure que j'avance dans mon travail actuel d'historienne que mon obsession (un brin agressive) de vouloir franchir le seuil de 1962 a une dimension existentielle ancrée dans le besoin d'affronter, bien en face, ce qui fut la guerre de ma génération.

---

<sup>7</sup> Linda Amiri, *La Fédération de France du Front de libération nationale. Des origines à l'indépendance (1926-1962)*, thèse sous la direction de Serge Bernstein et Benjamin Stora, soutenue à Sciences Po (Paris) le 5 juin 2013.

Certains verront là un biais méthodologique ou un travers scientifique. C'est aussi ce qui donne à cette quête sa force et la rend, je crois, inexorable.